

FORMATION ECONOMIE POLITIQUE

AVANT-PROPOS

Cette formation est une introduction à l'étude de l'économie-politique et n'entend pas couvrir tout le sujet : elle se limite à décrire les éléments fondamentaux de la production capitaliste et les bases posées par Marx dans les premières sections du *Capital*. La question en particulier de l'accumulation du capital n'est pas développée ici.

SOMMAIRE

Partie I : Marchandise, Travail, Monnaie, Échange

1. Les deux formes de valeurs dans la marchandise
2. Qu'est-ce que la valeur marchande exactement ?
3. A quoi correspond alors la grandeur de la valeur ?
4. Comment la valeur des marchandises est-elle déterminée ?
5. Cycle de l'échange marchand : Marchandise – Monnaie – Marchandise
6. Résumé

Partie II : Transformation de la Monnaie en Capital

1. Cycle capitaliste de l'échange : Monnaie – Marchandise – Monnaie
2. Prix et valeur
3. Exploitation de la force de travail
4. Sur-travail, sur-produit, sur-valeur (plus-value)
5. Résumé

Partie III : La production de la plus-value

1. Capital constant et capital variable
2. Taux de plus-value et taux de profit
3. Plus-value absolue et relative : extensivité, productivité et intensité du travail
4. Salaire : expression de la valeur de la force de travail
5. Résumé

Conclusion

OEUVRES DE REFERENCES :

- Marx, Le Capital
 - Manuel d'économie politique (URSS)
 - Lénine, L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme
-

Partie I : Marchandise, Travail, Monnaie

1. Les deux formes de valeurs dans la marchandise

Toute marchandise, pour être produite, a une raison d'être produite : c'est ce que son usage apporte à son propriétaire. Le vêtement habille, le pain nourrit, le livre instruit ou divertit. Si une marchandise est inutilisable, si elle n'a aucun intérêt pour qui que ce soit, si elle n'a pas de valeur *d'usage*, alors c'est une marchandise "morte" car elle ne peut pas s'échanger et elle ne réalise donc pas son autre valeur : sa valeur en tant que marchandise, valeur dite *marchande* ou valeur *d'échange*. A partir d'ici, par "valeur" nous entendrons "valeur d'échange". Cette valeur est l'essence de toute marchandise : c'est la seule chose qui permette de les comparer les unes aux autres, de les échanger et dont l'expression la plus évidente est le *prix*.

2. Qu'est-ce que la valeur marchande exactement ?

La valeur est donc la caractéristique commune qu'ont toutes les marchandises et qui leur permet de s'échanger, de s'acheter et de se vendre. Pour trouver la substance de la valeur, il faut donc chercher ce que toutes les marchandises ont en commun ; pour ça il faut donc oublier la forme particulière que prend une marchandise (vêtement, pain, livre...) et ne la considérer que comme marchandise abstraite, marchandise pure. La seule chose qui unie toutes marchandises particulières, c'est le fait même d'être une forme particulière de marchandise, c'est à dire d'être issue du processus de production de marchandises. Dans ce processus, le seul élément constant, qui ne change pas d'une forme à l'autre (comme les outils utilisés, l'environnement, la technique...) est le *travail*. Le travail est la substance de la valeur.

3. A quoi correspond alors la grandeur de la valeur ?

Si le travail est la substance de la valeur marchande, alors sa grandeur est la quantité de travail "incorporée" dans la marchandise au cours de la production. Il faut détailler plusieurs points importants. Cette quantité de travail n'est pas simplement le temps de travail fourni par le travailleur pour produire la marchandise, sinon une marchandise X produite par un travailleur A en 10 heures aurait une valeur deux fois supérieure à celle de la même marchandise X produite par un travailleur B, plus efficace, en 5 heures seulement cette fois. La quantité de travail considérée, c'est le temps de travail *socialement nécessaire* pour produire (et/ou reproduire) la marchandise X. Si tous les producteurs de la marchandise X, dans une société donnée à une époque donnée, ont besoin en moyenne de 10 heures de travail pour produire un exemplaire de X, la valeur d'un exemplaire de X est de 10 heures de travail. Si dans ces conditions un producteur prend 12 heures au lieu de 10 pour produire un exemplaire de X, cet exemplaire aura quand même une valeur de 10 heures de travail, car c'est la durée socialement nécessaire à cette époque : il gaspille 2 heures de travail. A l'inverse, si un producteur parvient à produire un exemplaire de X en 5 heures seulement, cet exemplaire ayant toujours une valeur de 10 heures de travail, il aura gagné 5 heures de travail.

4. Comment la valeur des marchandises est-elle déterminée ?

La valeur des marchandises n'est pas déterminée par décret ou savamment calculée pour chaque marchandise chaque jour ; elle se détermine par *l'échange*. La forme simple de la valeur est l'expression de cet échange ; voilà un exemple arbitraire :

1 vêtement = 2 kg de pain
ou *1 vêtement s'échange contre 2 kg de pain*
ou encore *1 vêtement et 2 kg de pain nécessitent la même quantité de travail social*

Ces relations entre les marchandises se déterminent naturellement dans la société par l'échange ; les échanges frauduleux, comme 1 vêtement contre 3 kg de pain dans cet exemple, tendent naturellement à disparaître et n'affectent pas la valeur propre. Pour simplifier cette étude nous ne considérerons pour l'instant que des échanges honnêtes.

C'est donc l'échange qui permet de faire la relation entre deux marchandises de valeur d'usage différentes, incomparables du point de vue de leur forme particulière, en posant cette valeur d'échange, cette mesure commune du travail. La forme développée de la valeur consiste donc à comparer toutes les marchandises, à représenter tous les échanges :

$$1 \text{ vêtement} = 2 \text{ kg de pain} = 100 \text{ pages imprimées} = 1 \text{ vase} = \dots$$

et ainsi de suite pour toutes les marchandises dans une société donnée

Pour simplifier cette relation développée, de la même manière que l'on a pris une certaine mesure de distance, celle correspondant à la 10 000 000e partie d'une moitié de méridien terrestre – aujourd'hui déterminée par la distance parcourue par la lumière dans le vide pendant un certain temps – que l'on appelle un mètre, pour en faire une unité de mesure universelle ; de la même manière nous utilisons une certaine valeur particulière, c'est à dire une certaine quantité de travail, comme unité de mesure de la valeur. Ainsi une certaine marchandise aux propriétés intéressantes (résistante à la détérioration par le temps et dont la valeur est relativement stable) devient la forme générale de la valeur :

$$\begin{aligned} 1 \text{ vêtement} &= 1 \text{ pièce d'argent} \\ 2 \text{ kg de pain} &= 1 \text{ pièce d'argent} \\ &\text{etc.} \end{aligned}$$

Cette marchandise – l'argent, l'or, peut importe – devenue étalon universelle du monde des marchandises est ce qu'on appelle la *monnaie*. Ainsi quand on dit "1 vêtement vaut 1 pièce de monnaie", on dit en fait "il faut autant de travail social pour produire 1 vêtement que pour produire 1 pièce de monnaie" ou encore "1 vêtement contient autant de travail socialement nécessaire que 1 pièce de monnaie".

Notons alors que la formule "valeur du travail" utilisée par certains économistes idéalistes n'a pas scientifiquement pas plus de sens que "durée du temps". Le travail *est* la substance de la valeur ; de la même manière qu'on n'exprime pas la durée du temps mais la grandeur, la mesure d'une durée en quantité de temps – seconde, minutes, etc. – on n'exprime pas la valeur du travail mais la grandeur, la mesure de la valeur en quantité de travail. Cette formule traduit en fait la volonté d'expliquer la valeur non de manière scientifique, matérialiste, mais de manière idéaliste, en faisant intervenir des notions de morale, de volonté, etc.

5. Cycle de l'échange marchand : Marchandise – Monnaie – Marchandise

L'échange marchand peut donc être représenté par le cycle : Marchandise – Monnaie – Marchandise. Le fabricant de vêtements a des vêtements plus que nécessaire pour lui-même mais a besoin de manger ; il arrive donc sur le marché avec ses vêtements en tant que vendeur. Un homme se présente à lui en tant qu'acheteur car il a besoin de se vêtir ; cette vente est la première phase du cycle, Marchandise – Monnaie, où le fabricant transforme sa marchandise particulière, un vêtement, en sa forme générale, en pure représentation de la valeur, 1 pièce de monnaie. Ici, peu importe au vendeur qui est l'acheteur, car l'acheteur ne vient pas avec une marchandise particulière à troquer, mais avec une forme abstraite de valeur à échanger.

Il se présente ensuite sur le marché au boulanger en tant qu'acheteur et réalise la valeur qu'il

possède, valeur abstraite inutilisable, en une marchandise concrète qui répond à son besoin de se nourrir ; c'est la deuxième phase du cycle, Monnaie – Marchandise, 1 pièce de monnaie pour 2 kg de pain.

La monnaie se place donc en intermédiaire dans l'échange direct du troque, Marchandise – Marchandise, 1 vêtement contre 2 kg de pain, et permet simplement à chacun sur le marché de se présenter soit en tant que vendeur face à n'importe quel acheteur, soit en tant qu'acheteur face au vendeur qui répond à son besoin : la monnaie est ici le moyen de circulation de la marchandise, c'est à dire de la valeur d'usage. Observons également que la monnaie, forme générale de la valeur, ne faisant ici que circuler, est l'élément constant de l'échange : partant de la marchandise particulière X, nous revenons à la marchandise particulière Y de même valeur.

6. Résumé

- La marchandise possède deux valeurs : valeur d'usage et valeur d'échange ou marchande
- Le travail est la substance de la valeur marchande ; sa grandeur pour une marchandise donnée est la quantité de travail socialement nécessaire pour la produire
- La valeur se détermine par l'échange via les différentes formes de la valeur : simple (échange isolé), développée (tous les échanges) et générale (étalon universel, la monnaie)
- Le cycle primitif de l'échange marchand est Marchandise – Monnaie – Marchandise où la monnaie, élément constant, ne sert que d'intermédiaire et circule en permanence

Partie II : Transformation de la Monnaie en Capital

1. Cycle capitaliste de l'échange : Monnaie – Marchandise – Monnaie

Nous avons vu que le cycle "naturel" de l'échange marchand est Marchandise – Monnaie – Marchandise ; nous allons maintenant étudier celui de l'échange capitaliste : Monnaie – Marchandise – Monnaie. Le capitaliste arrive sur le marché non pas en tant que vendeur avec ses marchandises, mais en tant qu'acheteur avec son capital, sa monnaie. Il y achète des marchandises, puis ressort du marché après avoir vendu ces marchandises pour récupérer de la monnaie. On voit que le capitaliste inverse tout le cycle vu précédemment : ici c'est la marchandise qui joue le rôle d'intermédiaire, de moyen de circulation de la valeur marchande, et c'est la monnaie qu'on retrouve aux deux pôles de la circulation. Ce que le capitaliste espère, c'est bien sûr de retrouver à la fin non pas la quantité de monnaie qu'il a avancé au début du processus, mais une somme supérieure, et ce tout en respectant parfaitement les lois de l'échange et de la production marchande, sans voler l'acheteur sur le prix.

2. Prix et valeur

En effet, si le *prix* d'une marchandise peut varier au dessus ou en dessous de sa *valeur* pour différentes raisons – loi de l'offre et de la demande, vente frauduleuse, spéculation, etc. – la valeur reste inchangée et cette différence possible entre le prix et la valeur ne permet pas d'expliquer l'accumulation de capital, c'est à dire la création de valeur, que l'on observe au terme de l'échange capitaliste. Non seulement, Marx montre que les prix ont toujours tendance à se ramener à la juste valeur des marchandises, mais en plus que même dans l'hypothèse d'une parfaite correspondance entre le prix et la valeur, le capitaliste peut toujours faire son profit.

3. Exploitation de la force de travail

Le secret de la création de capital, déjà exposé par des économistes bourgeois avant Marx puis

développé par ce dernier, réside dans la condition fondamentale nécessaire à la production marchande : l'existence de deux acteurs, à savoir le possesseur des moyens de travail et le travailleur libre. Le possesseur des moyens de travail, c'est le capitaliste qui est entré sur le marché en usant de son capital pour acquérir ces moyens de travail (outils, matériaux, etc) et la force de travail pour les mettre en œuvre. Le travailleur libre, c'est le prolétaire qui entre sur le marché avec comme seule marchandise à vendre sa force de travail, c'est à dire sa capacité à user des moyens de production pour produire des marchandises.

La force de travail est donc une marchandise ; comme telle elle possède donc une valeur d'usage, celle de produire, et une valeur marchande. Comme pour toute marchandise, la valeur de la force de travail est donc déterminée par le temps de travail socialement nécessaire à sa production/reproduction : c'est la somme cumulée de la valeur des biens socialement nécessaires au producteur pour se nourrir, se loger, engendrer une descendance et reproduire ainsi sa force de travail à court et long terme.

Soit A = la masse des marchandises exigée chaque jour pour la production de la force de travail, B = celle exigée chaque semaine, C = celle exigée chaque mois, et ainsi de suite ; alors la moyenne de ces marchandises par jour, sera $(365 A + 52 B + 12 C)/365$, etc. La valeur de cette masse de marchandises nécessaire pour le jour moyen ne représente que la somme de travail dépensée dans leur production, mettons 6 heures. Il faut alors 6 heures de travail pour reproduire chaque jour la force de travail. Cette quantité de travail exigée pour sa reproduction quotidienne détermine sa valeur quotidienne. Supposons que la somme de monnaie représentée par 6 heures de travail social soit égale à 3 pièces. Alors le prix de 3 pièces exprime la valeur journalière de la force de travail.

Ainsi lorsque le capitaliste sur le marché en tant qu'acheteur, muni de ses moyens de productions, achète la force de travail du prolétaire pour une journée au prix de 3 pièces de monnaie, il ne fraude en rien les lois de l'échange. Il peut tout naturellement exploiter comme il le souhaite la marchandise qu'il a acheté à sa juste valeur pour la journée, c'est son droit absolu en tant que propriétaire, pour le temps convenu, de la force de travail du travailleur.

Si donc au terme de la journée de travail, le travailleur ainsi engagé produit une quantité de marchandises dont la valeur est supérieure à la quantité de monnaie engagée par le capitaliste initialement, alors en vendant ces marchandises, c'est à dire en réalisant leur valeur d'échange dans la deuxième phase du cycle de l'échange capitaliste, Marchandise – Monnaie, le capitaliste a réussi son objectif : parti d'une somme M, en achetant à leur juste prix moyens de travail et force de travail, puis en vendant à leur juste prix les marchandises produites, il arrive à une somme $M' = M$ plus une valeur supplémentaire, la *plus-value* ou *survaleur*.

4. Sur-travail, sur-produit, sur-valeur (plus-value)

Ainsi, on appelle plus-value ou survaleur la valeur supplémentaire produite au-delà de la valeur initialement engagée dans le processus de production. Cette plus-value correspond au sur-travail, c'est à dire à la quantité de travail qui va au-delà de la quantité de travail strictement nécessaire à la reproduction de la valeur de la force de travail sans plus-value (6 heures dans notre exemple). La quantité de marchandises produites par le sur-travail et appelée le sur-produit. Ces trois termes sont trois expressions différentes d'un même phénomène.

« Toute plus-value, qu'elle qu'en soit la forme particulière, - profit, intérêt, rente, etc., - est en substance la matérialisation d'un travail non payé. Tout le secret de la faculté prolifique du capital, est dans ce simple fait qu'il dispose d'une certaine somme de travail d'autrui qu'il ne paye pas. »

(K. Marx, Le Capital, Livre I, Section V, Chapitre XVIII)

En effet, ce qui est payé par le capitaliste au producteur n'est pas la valeur du travail fourni, mais la valeur de la force de travail vendue par ce dernier, et cette valeur est historiquement inférieure à la quantité de travail fournie par les masses laborieuses.

Il faut remarquer aussi que tels quels, produit nécessaire et sur-produit, ou travail nécessaire et sur-travail, sont indiscernables. Sous le régime féodal par exemple, le paysan sait très bien quand il travaille pour lui et quand il travaille pour le seigneur : il peut poser côte à côte le produit nécessaire, le sien, et le sur-produit, celui qui revient au seigneur, ou bien la partie de la semaine où il travaille sur sa terre et la partie de la semaine où il travaille sur la terre du seigneur. Mais dans le mode de production capitaliste, du fait du régime de propriété, produit nécessaire et sur-produit, de même que travail nécessaire et sur-travail, forment un mélange homogène. En effet, le produit total appartient intégralement au capitaliste, et c'est à la vente de tous les exemplaires du produit total que le capitaliste réalisera à la fois la valeur nécessaire et la sur-valeur, c'est à dire la plus-value. Ainsi pour le travailleur il n'y a pas de différence sensible entre le travail nécessaire et le sur-travail ; on peut dire qu'une heure de travail contient 30 minutes de travail nécessaire et 30 minutes de sur-travail, ou qu'une journée de travail de 12 heures contient 6 heures de travail nécessaire et 6 heures de sur-travail, etc.

5. Résumé

- Le capitaliste inverse le cycle d'échange marchand en Monnaie – Marchandise – Monnaie, où la marchandise sert de véhicule à la valeur d'échange représentée dans la monnaie, et où il récupère une somme de monnaie supérieure à celle engagée initialement
- Le prix est l'expression particulière de la valeur, il peut varier au dessus ou en dessous de la valeur, mais n'affecte pas la valeur
- Les variations du prix n'expliquent pas la création de valeur observée au terme de l'échange Monnaie – Marchandise – Monnaie
- Le capitaliste peut trouver grâce au travailleur libre une marchandise particulière, la force de travail, dont l'exploitation crée de la valeur
- Dans le respect le plus total des lois de l'échange et de la production marchande, le capitaliste peut exploiter la force de travail du travailleur au-delà de ce qui est nécessaire pour rembourser la somme qu'il a avancée initialement
- Ce processus se traduit par le sur-travail, le sur-produit et la sur-valeur ou plus-value

Partie III : La production de la plus-value

1. Capital constant et capital variable

Le capitaliste entre donc sur le marché avec son capital initial pour acheter les facteurs de la production : les moyens de travail d'un côté (terre, matières premières, ressources, outils...) et la force de travail de l'autre.

La valeur des ressources utilisées par le travailleur dans le processus de production est transmise dans le produit, dans la mesure de leur usure. Par exemple, la quantité de farine nécessaire à la production d'un pain dans une boulangerie représente déjà une certaine dépense de travail, correspondant à sa valeur marchande que le capitaliste-boulangier a dû avancer, mettons un dixième de pièce de monnaie. Cette ressource est complètement consommée dans le processus de fabrication du pain : le travail du producteur transmet donc cette valeur d'un dixième de pièce de monnaie dans le produit final, le pain. D'autre part, le four à pain a représenté également une quantité de travail importante, mettons 10 000 pièces. Mais le processus de fabrication du pain ne consomme pas

l'intégralité de cette valeur à chaque répétition ; seule une petite part de cette valeur, correspondant à l'usure moyenne du four lors de la cuisson de chaque pain, se transmet au produit final, le pain. Si par exemple il faut 6 000 000 de cuissons pour que le four soit définitivement usé et ne fonctionne plus, et que chaque cuisson représente 6 pains, alors dans le processus de production chaque pain se verra transmise une valeur d'un centième de pièce de monnaie due à l'usure moyenne du four. Cette partie du capital avancée dans les moyens de travail et qui ne fait que se transmettre, intégralement ou partiellement, au produit du processus de travail est appelée capital *constant* : sa valeur n'est que reproduite, un moyen de travail ne pouvant transmettre au produit plus de valeur que sa propre valeur initiale.

En parallèle, nous trouvons la valeur apportée au produit par la dépense de travail du producteur. Pour simplifier, posons la quantité de travail socialement nécessaire pour produire une pièce de monnaie à une heure : 1 pièce de monnaie représente 1 heure de travail social. Posons la valeur de la force de travail à 6 pièces : il faut 6 heures de travail pour reproduire quotidiennement la force de travail. Considérons que le capitaliste-boulangier, pour une journée, a avancé 6 pièces de monnaie pour les moyens de travail et 6 autres pièces pour la force de travail journalière d'un ouvrier-boulangier. Considérons aussi que le travail particulier de l'ouvrier-boulangier correspond parfaitement au travail socialement nécessaire pour produire du pain. Alors si le capital constant de 6 pièces permet de produire 60 pains, et que l'ouvrier-boulangier a travaillé 12 heures pour produire ces 60 pains (correspondant au travail socialement nécessaire pour produire cette quantité de pain, par hypothèse) alors chaque pain contient un soixantième des 6 pièces de capital constant, soit un dixième de pièce, ainsi qu'un soixantième de la valeur représentée par les 12 heures de travail, soit deux dixièmes de pièce. La valeur de chaque pain est donc de trois dixièmes de pièce, et le produit total de la journée est de 18 pièces. On y retrouve comme prévu le capital constant de 6 pièces, mais le capital avancé pour la force de travail a fait plus que se reproduire ; le travailleur a ajouté une valeur de 12 pièces : 6 pièces de valeur "nécessaire" pour reproduire la valeur de la force de travail, et 6 pièces de plus-value. Le capital avancé pour la force de travail, qui ne fait pas que se reproduire au terme de la production mais génère la plus-value, est appelé le capital *variable*.

2. Taux de plus-value et taux de profit

Pour la suite, nous utiliserons les symboles suivant :

c : capital constant v : capital variable p : plus-value

Ainsi, au terme du processus de production, le capitaliste a transformé son capital initial $C = c + v$ en un capital augmenté $C' = C + p = c + v + p$. A partir de ces formules, deux rapports sont intéressants à considérer. Le premier est celui qui intéresse le plus le capitaliste : c'est le rapport entre la plus-value p extorquée et le capital initial avancé $C = c + v$, traduisant l'importance de son gain. C'est ce qu'on appelle le *taux de profit* :

$$TP = p / C = p / (c + v)$$

En reprenant notre exemple précédent, nous avons $c = 6$ pièces, $v = 6$ pièces, et $p = 6$ pièces, soit un taux de profit de $6 / 12 = 50 \%$.

Mais l'économiste contrairement au capitaliste ne peut pas se contenter de cette information, car elle ne traduit pas le rapport de richesse produite. En effet, nous avons vu que le capital constant ne fait que réapparaître de chaque côté de l'équation ; le rapport qui nous intéresse le plus est alors celui entre la plus-value p , et le capital variable v , que l'on appelle le *taux de plus-value* : $T = p / v$. Ce rapport traduit en fait le degré d'exploitation du travailleur, car il décrit précisément le rapport entre la part de travail nécessaire et la part de sur-travail, c'est à dire entre la part de travail *payé* — au prix

de la force de travail — et la part de travail supplémentaire *non-payé*.

Dans notre exemple précédent, nous avons donc un taux de plus-value, ou degré d'exploitation, de 100% : la moitié de la journée de travail de l'ouvrier-boulangier sert à rembourser le capital variable, c'est à dire le prix qu'il reçoit pour la vente de sa force de travail, et l'autre moitié sert intégralement à assurer la plus-value du capitaliste-boulangier. Dans *Le Capital*, Marx met en évidence, en étudiant des rapports de différentes périodes et de différents secteurs, des taux d'exploitation allant d'environ 80 à 160 %.

Il faut remarquer alors qu'à un taux de plus-value constant peuvent correspondre des taux de profit très différents. Dans notre exemple, s'il fallait non pas 6 pièces de capital constant pour produire les pains de la journée, mais un capital de 10 pièces, alors tout en conservant un degré d'exploitation de 100 % le taux de profit tomberait à $6 / 16 = 37,5$ %.

3. Plus-value absolue et relative : extensivité, productivité et intensité du travail

La plus-value provient donc de l'exploitation de la force de travail du travailleur libre au-delà de ce qui est nécessaire à la restauration de la valeur de la force de travail, c'est à dire du capital variable. Pour augmenter le profit, le capitaliste doit donc augmenter l'importance de la plus-value sur la valeur du produit total, c'est à dire la part de sur-travail sur le travail total fourni. La première solution évidente est de rallonger la durée de la journée de travail. Soit 6 heures la durée du travail nécessaire ; selon que la journée de travail se prolonge par un sur-travail de 1, 3 ou 6 heures, la plus-value générée est dans notre exemple respectivement de 1, 3 ou 6 pièces de monnaie, correspondant à un taux d'exploitation de la force de travail respectivement de 16,66..., 50 ou 100%. Ici la durée du travail nécessaire est fixée, et l'augmentation du sur-travail est *absolue* : c'est une augmentation de la durée de la journée de travail, de *l'extensivité* du travail. On parle donc de plus-value *absolue*.

Cette élongation de la durée de la journée de travail correspond historiquement à l'expression la plus évidente de la lutte de classes sous le capitalisme, c'est à dire de la contradiction prolétariat-bourgeoisie. La seule limite absolue à l'extensivité de la journée de travail est la durée d'une journée elle-même : 24 heures. Pour le reste, il s'agit uniquement de la capacité de résistance du travailleur face à une exploitation extensive : Marx cite de nombreux exemples de l'Angleterre du 19^e siècle, comparables à la situation actuelle des nations subissant l'impérialisme, où les travailleurs sont exploités sur des journées de 16 heures, parfois arrangées de manière à pouvoir travailler 48 heures d'affilée avec 8 heures de repos sur 3 jours.

Supposons maintenant une journée de travail dont la limite est fixée ; posons par exemple une journée de 12 heures décomposée en 8 heures de travail nécessaire et 4 heures de sur-travail, soit un taux de plus-value de 50 %. Pour augmenter la plus-value, c'est à dire la part de sur-travail, le capitaliste peut alors réduire la part de travail nécessaire : dans les mêmes conditions, si le travail nécessaire passe à 6 heures au lieu de 8, le sur-travail augmente relativement et le taux de plus-value devient 100 %. On parle donc de plus-value *relative*. Mais que veut dire "diminution du travail nécessaire" ?

Le travail nécessaire correspond à la valeur de la force de travail, c'est à dire à la quantité de travail socialement nécessaire qu'il faut fournir pour la reproduction quotidienne de la force de travail. Réduire le travail nécessaire, c'est réduire la valeur de la force de travail, ce qui n'est possible que par une augmentation des *forces productives* : techniques, outils, matériaux... En effet, la *productivité* du travail est le degré suivant lequel une quantité donnée de travail rend dans le même temps différentes quantités de produits. Par exemple, si les forces productives des boulangeries, comme les fours à pain, sont développées et permettent d'augmenter la productivité du travail des

ouvriers-boulangers de 25 %, tous autres facteurs restant égaux, alors au terme de sa journée de travail de 12 heures notre ouvrier-boulangier ne produit plus 60 mais 75 pains. La valeur produite reste la même, car il travaille toujours 12 heures et par hypothèse ces 12 heures correspondent au travail socialement nécessaire pour produire non plus 60 mais 75 pains. Le produit de 18 pièces (6 pièces de capital constant, 12 pièces de valeur ajoutée par le travail de l'ouvrier-boulangier) se partage donc maintenant non plus en 60 mais en 75 pains : le valeur du pain est passée de 0,3 pièces à 0,24 pièces.

Ainsi, si les ressources nécessaires pour la reproduction de la force de travail quotidienne d'un travailleur sont initialement produites en 8 heures, mais que par un progrès des forces productives, on multiplie la productivité partout par 1,25, alors cette même quantité de produits nécessaires est désormais produite en 6,4 heures : leur valeur diminue, et ainsi de même pour la valeur de la force de travail. Pour la même journée de 12 heures, le sur-travail augmente donc relativement au travail nécessaire, la plus-value n'est plus de 4 mais de 5,6 pièces : son taux est passé de 50 % à 87,5 %.

Nous avons ici supposé que les forces productives avaient évolué de manière homogène partout, que la production de 75 pains par journée au lieu de 60 étaient généralisée, que la quantité de travail socialement nécessaire avait suivi mécaniquement. Mais généralement, un progrès technique ou une innovation met du temps à se généraliser et à modifier la norme des forces productives d'une société donnée. Ainsi, lorsqu'un capitaliste isolé améliore sa production, il se produit un phénomène différent. Reprenons le même exemple : le capitaliste-boulangier améliore l'efficacité de son four de 25 %, augmentant ainsi le nombre de pains produit en une journée de 12 heures de travail de 60 à 75. La différence ici est que la valeur produite n'est alors *pas la même* : la quantité de travail socialement nécessaire pour produire 60 pains est toujours de 12 heures, donc l'ouvrier-boulangier, en 12 heures de travail, a dépensé *plus* que 12 heures de travail socialement nécessaire : exactement 1,25 fois plus. Le produit de la journée de 12 heures est de 22,5 pièces, et chaque pain a la même valeur que précédemment, 0,3 pièces, car la quantité de travail socialement nécessaire pour produire un pain est toujours de 0,3 heures. Ici, la valeur de la force de travail n'est pas affectée, l'augmentation de la plus-value est absolue mais en quelque sorte "cachée" dans le fait qu'une plus grande quantité de travail se condense dans la journée de 12 heures. Le résultat est le même que si le capitaliste-boulangier avait demandé à son travailleur de fournir plus d'effort que la moyenne, de dépenser plus d'énergie, afin d'être 1,25 fois plus efficace que l'ouvrier-boulangier moyen. On parle ici du degré *d'intensité* du travail, suivant lequel différentes quantités de travail sont dépensées dans le même temps. La limite n'est pas temporelle mais matérielle : épuisement de la force de travail, usure des outils, etc. Le degré d'intensité du travail a tendance à se ramener à 1, c'est à dire à la correspondance parfaite au temps de travail socialement nécessaire, soit par épuisement des forces particulières, soit par augmentation correspondante des forces productives au niveau de la société, ce qui est le cas généralement lors d'innovation sur les outils ou la technique : évolution de l'atelier vers la manufacture, puis de la manufacture vers l'industrie, machinisme, chaînes de production (taylorisme/fordisme), évolution de la petite industrie vers l'industrie lourde, etc.

5. Salaire : expression de la valeur de la force de travail

Nous avons vu comment la plus-value était produite, il faut maintenant parler brièvement de l'expression particulière de la valeur de la force de travail : le salaire. Comme pour toute marchandise, le prix est une expression particulière de la valeur qui est générale : il fluctue au dessus et en dessous de cette valeur. Le prix de la force de travail, le salaire, est ainsi un terrain de lutte entre l'acheteur et le vendeur, entre le bourgeois et le prolétaire, entre le propriétaire et le producteur.

On observe en général deux formes de salaire : le salaire à la pièce (ou à l'item, à l'exemplaire) et le salaire au temps. Ayant éclairci les questions de forces productives, d'intensité et de productivité du

travail, il devient évident que ces deux formes sont parfaitement équivalentes : le salaire à la pièce peut être ramené au salaire au temps est vice versa. En effet, lorsque le travailleur est payé 6 pièces de monnaie pour 12 heures de travail, on sait bien que ce ne sont pas ses 12 heures de travail qui valent 6 pièces, mais que c'est sa force de travail qui vaut 6 pièces par jour et qui est achetée pour la durée de 12 heures. On peut aussi dire que le travailleur est payé 0,5 pièce par heure, mais il serait faut de dire qu'une heure de travail vaut 0,5 pièce ! Dans notre hypothèse, il faut 1 heure pour produire 1 pièce de monnaie : 1 pièce de monnaie représente 1 heure de travail. Aussi, il est indifférent de dire que l'ouvrier-boulangier est payé 0,5 pièces par heure de travail ou 0,1 pièces par exemplaire produit dans la mesure où il faut une heure en moyenne pour produire 5 exemplaires.

La différence entre ces deux formes de salaire réside dans les implications sur la relation entre le travailleur et son travail. D'un côté le salaire au temps oblige le travailleur à continuer d'utiliser sa force de travail pour toute la durée convenue : si les 60 pains réglementaires (du point de vue des forces productives) sont produits en 11 heures, l'ouvrier-boulangier restera la 12^e heure et produira 5 pains de plus au profit du capitaliste-boulangier. D'un autre côté, le salaire à la pièce donne un outil de mesure et de sanction au capitaliste sur l'efficacité de ses travailleurs : si au terme des 12 heures de travail, l'ouvrier-boulangier n'a pas produit les 60 pains réglementaires, ce défaut d'intensité du travail sera retenu sur sa paie et non sur les profits du capitaliste-boulangier. Les employeurs savent user de l'une ou l'autre de ces deux formes de salaire dans les conditions opportunes pour toujours soumettre au mieux le travailleur à son travail.

Il faut noter aussi qu'une augmentation absolue des salaires peut cacher en fait une stagnation ou une baisse relative : si la valeur de la force de travail, autrement dit "le coût de la vie", augmente plus vite que les salaires, malgré l'augmentation de son salaire le travailleur touche en fait un prix inférieur.

6. Résumé

- Le capital constant c est la partie du capital investie dans les moyens de production et sa valeur ne fait que réapparaître dans le produit
- Le capital variable v est la partie du capital investie la force de travail ; c'est lui qui permet de "mettre en valeur" le capital en générant la plus-value p via le sur-travail
- Le taux de profit $Tp = p / (c + v)$ ne traduit que les gains du capitaliste
- Le taux de plus-value $T = p / v$ traduit le degré d'exploitation du travailleur, c'est à dire le rapport entre le travail nécessaire et le sur-travail assurant les profits
- On nomme *plus-value absolue* la plus-value produite par la simple prolongation de la journée de travail, et *plus-value relative* la plus-value qui provient de l'abréviation du temps de travail nécessaire et du changement correspondant dans la grandeur relative des deux parties dont se compose la journée
- La durée du travail correspond à sa grandeur extensive
- Le degré d'intensité du travail est celui suivant lequel différentes quantités de travail socialement nécessaire sont dépensées dans le même temps
- Le degré de productivité du travail est celui suivant lequel la même quantité de travail rend dans le même temps différentes quantités de produits
- Salaire au temps et salaire à la pièce sont équivalents et servent d'outil de soumission du travailleur au travail

$$C : \text{capital total initial} = c + v$$

$$C' : \text{capital total final} = c + v + p$$

$$\text{Taux de plus-value} : T = p / v$$

$$\text{Taux de profit} : Tp = p / C = p / (c + v)$$

$$\text{Plus-value} / \text{Capital variable (p/v)} = \text{Plus-value} / \text{Valeur de la force de travail} = \text{Sur-travail} / \text{Travail nécessaire} = \text{Travail non payé} / \text{Travail payé}$$

$$\text{Sur-travail} / \text{Journée de travail} = \text{Plus-value} / \text{Valeur du produit} = \text{Produit net} / \text{Produit total}$$

A durée et intensité constantes du travail,

- *La journée de travail d'une grandeur donnée produit toujours la même valeur, quelles que soient les variations dans la productivité du travail.*
Si la productivité du travail augmente ou diminue, la même journée fournira plus ou moins de produits et la valeur se distribuera ainsi sur plus ou moins de marchandises. Dans ces conditions, on voit donc qu'augmenter la productivité, c'est faire baisser la valeur individuelle de chaque produit, donc faire baisser la valeur de la force de travail
- *La plus-value et la valeur de la force de travail varient en sens inverse l'une de l'autre. La plus-value varie dans le même sens que la productivité du travail, mais la valeur de la force de travail en sens opposé.*
- *L'augmentation ou la diminution de la plus-value est toujours l'effet et jamais la cause de la diminution ou de l'augmentation parallèles de la valeur de la force de travail*

Conclusion

En ayant dégagé les notions fondamentales de l'économie-politique, on peut tirer des conclusions historiques sur le développement des sociétés : le capitalisme et plus généralement toute exploitation de classe ou de caste n'est possible qu'à partir d'un certain niveau des forces productives. En effet, si le travail d'un individu permet à peine de produire la valeur nécessaire à la reproduction de sa force, il est impossible pour quiconque de se soustraire au processus de production pour vivre du profit. Ce n'est qu'avec le développement des forces productives qu'une part de la population peut profiter du surplus de production tandis que l'autre travaille pour cette production. Ainsi les différents modes de production, esclavagistes, féodal ou capitaliste, sont différentes expressions d'un mode d'appropriation de la richesse, correspondant à différents régimes de propriété. L'objectif socialiste qui permet d'aller au mode de production communiste n'est pas d'arrêter la production de richesse, c'est à dire la plus-value, mais d'organiser une gestion commune de cette richesse afin qu'elle profite à chacun selon ses besoins, chose rendue possible par le niveau extrêmement élevé des forces productives auquel le capitalisme a permis d'arriver.

Ce que permet cette étude, en la prolongeant par une compréhension approfondie des différents phénomènes de l'économie-politique tels que l'accumulation du capital, les monopoles, l'impérialisme, etc, c'est aussi de dégager les contradictions antagoniques de la production capitaliste, et son caractère intrinsèquement limité : crises de sur-production, baisse tendancielle du taux de profit, dettes, guerres, fascismes, etc, ne sont pas des anomalies mais sont des phénomènes constitutifs de la production capitaliste, qui naissent naturellement d'un développement auto-dynamique de ses contradictions. Pour comprendre ces phénomènes dans leur complexité et se donner les outils pour être acteur de la lutte de classes, il faut approfondir les bases présentées ici, s'approprier la théorie par l'étude et la pratique.